

## Les bûcherons (i boscaioli)

On les avait appelés de Suisse, où les vieux bûcherons se faisaient plus rares et n'avaient pas été remplacés par des locaux. Or on savait que là-bas, par-delà les Alpes, dans le nord de l'Italie, il y avait des hommes qui avaient l'habitude des bois, qu'ils étaient travailleurs et de bon commandement. On les fit venir. Et ils vinrent.

Ils n'étaient pas difficiles pour le logement, ou simplement ils ne voulaient pas se payer un appartement qui leur aurait coûté trop cher. Alors ils logeaient dans des cabanes, à l'Hôtel d'Italie par exemple, dans le Grand Risoud, ou au Poteau, dans le Petit Risoud.

Au début ils travaillaient avec les moyens du bord, ou plutôt les outils qu'ils avaient amenés d'Italie et qui étaient les meilleurs, des haches et des serpes. Les haches bergamasques, à l'acier effilé, tranchant, large de coupe, qui allaient de manière parfaite pour l'écorçage tout en tenant leur rang pour l'abattage. Quant aux serpes, les meilleurs, c'étaient celles fabriquées par la maison Rinaldi, à Brembilla. Car en forêt, il faut toujours avoir une serpe avec soi, placée à un crochet dans le dos. Elle sert pour tout. Elle est comme une troisième main.

En plus de cela la louve, ou le passe-partout. Pour abattre ou pour débiter. Un outil que l'on trouvait sur place. Il y en avait des grands et des plus modestes.

On travaillait donc ainsi, avec ces outils. Pour abattre, pour couper les branches, pour écorcer. On abattait du grand bois. On abattait du foyard pour faire des stères. Des centaines de stères que l'on faisait parfois, pour les grosses coupes.

Et puis aussi, dès le milieu des années cinquante, on commença à se servir de tronçonneuses. Des engins d'un de ces poids ! Elles devaient s'améliorer et diminuer de poids au fil des années. La tronçonneuse, ça permettait d'abattre plus vite. On faisait la coupe en triangle d'un côté qu'on enlevait. Puis on entamait la plante de l'autre côté, à plat, et bientôt on mettait les coins. Quand on sentait que la plante, elle allait verser, avec le dos de la hache, ou un merlin, on tapait sur les coins. Alors on voyait la plante commencer à pencher, juste du côté que l'on avait choisi, et puis on criait hé, ho, ou d'autres onomatopées qui résonnaient dans toute la forêt, et voilà la plante qui verse et s'écrase dans un grand bruit de branches, un formidable splash, une sursautée et puis plus rien.

La voilà donc couchée, la grande plante, de tout son long, de 25 m. Peut-être plus, peut-être moins. Une grande plante, avec ses branches que maintenant, après avoir affranchi la tête, l'on tronçonne. Des branches parfois comme le poignet. Et ça va vite, et l'arbre est bientôt sans branches. Et alors vient celui qui écorce et avec sa hache bergamasque, il vous dénude ce tronc à grands coups et par longues bandes d'écorce. Il est à côté du tronc et il écorce. Et il ne loupe pas un coup. Et il ferait ça en dormant. Ecorcer, écorcer, tout le jour, vlaf, vlaf, par grandes bandes qui tombent à terre et laissent parfois voir le côté écorce et parfois aussi le côté blanc, l'aubier que l'on dit.

Ainsi d'arbres en arbres. Ainsi la forêt est pleine d'arbres tout blancs couchés, un par ci, un par là. Et l'on sent la forêt et l'écorce, la résine. Et ça sent bon. Et c'est véritablement notre odeur, ça, celle de l'écorce et de la résine. Et de la mousse quand on s'est assis sur un tronc abattu, on a mis le sac de jute dessus pour pas encoller le fond de ses pantalons, pour prendre les neuf heures. Les neuf heures plutôt que les dix heures parce qu'on s'est levé tôt et qu'il y a déjà plus de deux heures que l'on abat, et que d'abattre ou écorcer ça creuse. On mange du pain et du fromage, un coup de rouge peut-être, ou du cidre, ou quoi, de l'eau peut-être, ou du café, ou du thé, tout cela préparé à la maison. Le sac à poil, il est sacrément utile, le sac à poil. Toutes ces choses bien arrangées dedans le soir déjà par l'épouse ou par l'une des filles qui est d'extrême bonne volonté, toujours à obéir à ses parents, en tout. On ne pense pas autrement.

L'odeur de la mousse. Les neuf heures. Et puis remballer et recommencer à abattre et à écorcer jusqu'à midi. Nouvelle pause. Un moment peut-être pour faire semblant de dormir. Et puis l'on recommence. Jusqu'à la fin de la journée. Quelle vie. Mais ça fait plaisir quand même de voir que l'on a bien bossé et que l'on a gagné des sous, alors qu'on voit toutes ces plantes qui gisent dans la forêt. Elles étaient toutes belles blanches, elles passent déjà un peu au rouge. Et demain, ou après-demain, le débardeur, il les enlèvera de là pour les amener à port de camion.

Le débardeur, autrefois c'était le travail avec le cheval, aujourd'hui avec le tracteur, un monstre. Le débardeur, c'est un Suisse. Les Italiens, les Bergamasques plutôt pour l'abattage, et les Suisses pour le débardage.

Voilà comment les choses se sont faites. Et elles ont duré plusieurs décennies. Et maintenant c'est fini. D'une part les Suisses ont repris le flambeau, d'autre part il y a désormais aussi le processeur qui fait presque tout le boulot à lui tout seul. Juste un bûcheron pour l'accompagner et s'occuper des plantes que celui-ci ne peut pas déguiller, trop grosses ou mal placées. Des monstres parfois que ces sapins, avec des branches cette fois-ci bien plus grosses que le poignet, comme le bras, ou plus encore, aussi grosses de diamètre que votre tête.

Les Bergamasques, quant à eux, ils ne viennent plus, maintenant. Ils restent au pays. Ils ne se souviennent même plus que leurs père et mère, que leurs oncles et tantes, ils étaient partis là-bas, de nombreuses saisons et même parfois pour ne pas revenir. Un lien entre la Suisse et l'Italie tout en même temps s'est perdu. C'est ainsi. Tout passe tout lasse, et ce qui est aujourd'hui, ceci de manière certaine, ne sera plus demain.



Le panneau des bûcherons. A droite, le sac à poil, les sacs de jute pour se protéger les jambes alors que la sève « pisse », ou gicle et deux photos. En haut, les Bergamasques à la Combe du Moussillon vers 1950, avec la liste de tous les participants et participantes, et en dessous du sac, les sœurs Locatelli (Baiarde) sur une barque au bord du lac de Joux.



Les Baiarde, Maria, Luigia, Elisabeta, Franca.

## Patrimoine Vallée de Joux

Hommage à la communauté bergamasque I  
A la Combe du « Mouchillon »

Alberto Cima, cinéaste italien, réalisait en 2005 le film: *Una vita altrove*<sup>1</sup>.

Une œuvre qui retrace la construction d'une charbonnière quelque part dans les forêts de la région des Amburnex. C'est un document si exceptionnel, que chacun ou chacune qui s'intéresse à de belles tranches d'humanité, devrait posséder.

En le regardant aujourd'hui, on peut se poser la question suivante:

- Combien reste-t-il de Bergamasques qui ont participé à ce documentaire?

La réponse est claire, immédiate, sans appel, un seul. Oui, tous les autres ont disparu, de ces vaillants compagnons, bûcherons de métier pour nombre d'entre eux, un peu charbonniers sur les bords par tradition ancestrale. Dont la plupart étaient venus de ce nord de l'Italie, de ces raides montagnes où le travail n'était plus suffisant pour nourrir son homme. Quand l'on découvre les photos de cette vaste région prises au début du XX<sup>e</sup> siècle, on reste confondu devant l'étendue du désastre et l'on comprend mieux pourquoi ces bûcherons ou charbonniers étaient partis pratiquer leur métier sous des cieux plus favorables. Les forêts n'y existaient carrément plus, résultat de lois laxistes qui n'avaient pas permis de mettre à ban quelques parcelles un peu conséquentes de ce qui avait été autrefois un vaste massif forestier.

Ces Bergamasques avaient débarqué en Suisse à la suite de leurs parents ou d'un oncle. Ils allaient apprendre la langue de leur pays d'adoption, mais ils la parleraient toujours avec cet accent si particulier qui les caractérise. C'étaient des hommes travailleurs, insensibles aux conditions atmosphériques par nécessité, visages taillés à la hache, mentalités un peu râpeuses et sans fioritures, avec une pointe d'humour héritée de leurs ancêtres dont la vie avait souvent été encore plus pénible que la leur.

Nous étions donc en 2005. L'un d'entre ces hommes, filmé dans la lumière tamisée de la chambre du chalet de la Petite Chau, dans la Combe des Begnines, arrivé en bout de sa carrière professionnelle, ou même l'ayant dépassé de quelques années, s'exprimait de cette manière:

*- Je suis arrivé en Suisse en 1952 pour venir y faire des stères. La visite sanitaire à Brigue était la chose la plus horrible qui soit. Quelle vie c'était pour les bûcherons.*

*Il regarde le lit, plutôt un grabat, néanmoins inondé de la lumière qui joue avec la paille:*

*- Voilà, c'était là notre lit, un joli matelas de paille.*

*Il regarde une inscription sur les planches:*

*- Busi Giovanni, 15/9/1952. C'est la même année que j'étais là. On était 2 équipes. Je venais au chalet faire le souper le soir. Et puis on allait au lit pour se reposer pour le lendemain. Le matin, quand on entendait la pluie sur les tôles, on était content, on se disait qu'on pourrait se reposer un peu. Pota, pota.*

*Il y a cinquante ans maintenant que c'est passé. Là on est toujours étranger, là-bas on est presque des Suisses. Mes enfants sont nés ici. Ils ont fait l'école ici. Ils ont leur travail, pas question de retourner en Italie. En Italie, les vieux sont morts, les jeunes, on les*

*connaît peu ou pas du tout.*

*Mais moi je ne pense pas à la mort, pas du tout. Manquerait plus que ça, de penser à la mort!*<sup>2</sup>

Depuis lors, lui comme les autres, ils ont disparu. L'un après l'autre, signe que leur épopée ne serait bientôt plus qu'un souvenir. Et cela malgré quelques rescapées de la génération concernée, car on le sait, en général les femmes s'accrochent mieux que les hommes, qui tiennent encore bon la rampe pour témoigner de cette vie à l'ancienne. Mais cette dernière résistance n'est pas suffisante pour que cette disparition collective ne nous saisisse pas à la gorge. Et c'est en cette année 2020, alors qu'une véritable hécatombe a réduit la colonie bergamasque de manière drastique, que l'on se rend mieux compte de la situation. Des disparitions sans doute naturelles, et pourtant ô combien douloureuses. Elles scellent une tranche de notre histoire. Où une population travailleuse et courageuse venait en renfort dans ces professions de notre région quelque peu délaissées par les natifs.

En témoignage ému d'une telle épopée qui se finit, nous avons à vous présenter aujourd'hui un document exceptionnel. Il est comme le point culminant de cette vague d'immigration. Nous sommes dans les années cinquante. Nos Bergamasques, la plupart sans doute encore célibataires, filles et garçons, se sont retrouvés à la Combe du « Mouchillon », empruntant ici un peu de leur façon de parler. C'est un dimanche après-midi. Tranquilles, décontractés, heureux, ils ont troqué leurs habits de travail contre d'autres qui ne sont pas forcément les plus seyants qu'ils ont, eux qui aiment pourtant dans les belles occasions à revêtir le costard et la cravate, et le dimanche en est une où ils sont allés à la messe le matin<sup>3</sup>. Les jeunes filles, elles, ont mis leurs jolies jupes, avec un chemisier blanc par-dessus lequel elles ont passé un pull de laine. C'est qu'il ne fait pas toujours très chaud, à la Combe du Mouchillon! Y a des courants qui viennent d'en haut. Et ces demoiselles sont élégantes et souriantes. On comprend qu'on puisse les marier!

Et pour les hommes, tous ils ont oublié le travail de la forêt ou de quelque chantier, en cours. Et les filles ne pensent plus à l'« ouzine » où elles font des prodiges derrière leurs machines en produisant des milliers de pièces qui feront les montres de ce temps-là. Elles vont à la Galay, à Parechoc ou encore à la Lémania ou à la Le Coultre. Elles sont parfois plus habiles que nos Suissesses, d'où quelque jalousie, et parfois même des paroles assez peu convenables. C'est la grande époque de ces arrivages. Les patrons n'ont jamais assez de main-d'œuvre pour répondre à une demande constante. On construira des immeubles pour loger tout ce monde. C'est donc là où ils habiteront. A moins que ce ne soit dans ces vieilles maisons où les appartements sont moins chers certes, mais où les conditions sont plus rudimentaires.

On les retrouve donc ici en joyeuse équipe. Les jeunes gens ont peut-être bu un coup, du rouge; le blanc, ils n'apprécient pas. Les filles jamais. Elles sont sérieuses. Que dirait la mama restée en Italie si elle le savait? Pas contente du tout. On ne veut absolu-



Sens de lecture, g. à dr. 1<sup>er</sup> rang, 2<sup>e</sup> rang avec jeune homme en cravate, troisième rang. Il manque naturellement celle qui prend la photo figurant sur une seconde que toutefois nous ne reproduirons pas.

1. Rebucini Angela, Gerosa, 2. Valceschini Giovanni, Gaiazzo, 3. Milesi Serafina, Cavaglia, 4. Valceschini Maria, Cavaglia, 5. Locatelli Luigia, Grumello, 6. Locatelli Elisa, Grumello, 7. Valceschini Luigina, Brembilla, 8. Valceschini Giannino, Cavaglia, 9. Rota Pietro, Camorone, 10. Valceschini Guerino, Cavaglia, 11. Milesi Ceserina, Cavaglia, 12. Giacomina, Cadelfoglia, 13. Locatelli Elisabetta, Grumello, 14. Locatelli Maria, Grumello, 15. Valceschini Umberto, Cavaglia, 16. Valceschini Giovanni, Brembilla, 17. Carminati Antonietta, Cadelfoglia, 18. Valceschini Giovanni, Brembilla, 19. Pesenti Rachele, Camorone, 20. Valceschini Serafino, Brembilla, 21. Valceschini Francesco, Brembilla, 22. Valceschini Battista, Cavaglia.

ment pas qu'elles se dévergent, nos filles, dit-elle. Et puis aussi tout se sait, dans ce milieu. Il est certes ouvert aujourd'hui au bonheur de la rencontre, mais en réalité un peu fermé, avec des traditions fortes. Pas de relations douteuses ou un peu trop fréquentes. La messe tous les dimanches matin, à la chapelle du Brassus. Et l'après-midi des retrouvailles ici ou là, comme en ce jour à la Combe du Moussillon où ils sont si heureux. Cela se voit encore trois quarts de siècle plus tard.

Et cette photo, en réalité il y en a deux, la seconde pour que celle qui est derrière l'appareil pour la première puisse y apparaître à son tour, elle est formidable. Unique même parmi toutes les photos que l'on a pu découvrir de cette population d'émigrés. Retrouvée des décennies plus tard, il lui manquait pourtant une chose essentielle: les noms des protagonistes, de tous et de toutes, sans oublier personne. Mais qui pouvait encore après si longtemps, mettre un nom sur chacun de ces visages? Une seule, en 2019, l'une des rescapées de cette belle équipe, gardant une mémoire intacte, en était encore capable. Elle le fit avec une précision magnifique, donnant même pour chacune et chacun le lieu d'origine précis. Ce fut pour elle en même temps, avec ce travail de mémoire, comme si elle s'était retrouvée là-bas, septante ans plus tôt, en cette Combe si connue de sa communauté<sup>4</sup>.

Ces noms et la photo que nous vous offrons aujourd'hui, sont un hommage à cette grande «tribu». Ce document témoigne de manière parfaite d'une difficile et pourtant magnifique épopée. Il fera part à ceux ou celles qui sont issus de cette population, de deuxième ou de troisième ou même quatrième génération, que leurs parents ou grands-pa-



Trois sœurs se sont extraites du lot pour une photo de famille. Luigia, Elisabetta et Maria Locatelli. Elisabetta était rentrée en Italie où elle est décédée. Les deux autres, restées à La Vallée nous ont quittés en cette triste année 2020.

rents, malgré que beaucoup aient eu une vie rude que l'on a tenté d'esquisser, avaient quand même su prendre le temps d'être heureux.

1. Une vie ailleurs, avec une bonne partie des acteurs anciens bûcherons bergamasques de la région de

Brembilla.

2. Propos de Ernesto Carminati, décédé en 2020.

3. Un seul s'est habillé sélect, Umberto Valceschini (1928-2011).

4. Luigia Locatelli mariée Valceschini (1931-2020).

R.-J. Rochat

## Hommage à la communauté bergamasque II - Au Poteau<sup>1</sup> -

Ils avaient travaillé longtemps du côté du Chenit, logeant tour à tour dans des baraques ou dans des appartements à loyer modéré, quelque vieille maison des Piguet-Dessous. C'était devenu là-bas un peu le point de ralliement de toute cette communauté.

Et puis, pour des raisons que l'on ignore, ils étaient venus travailler à ce bout de la Vallée, en particulier dans les forêts du Petit Risoud.

Petit Risoud, précisons ce terme assez mal défini. Prenez le Poteau, et regardez contre la France. A votre gauche, du côté de la borne no 103, vastes forêts montantes en direction du Grand Crêt, c'est le Petit Risoud, en opposition avec le Grand Risoud que l'on trouve essentiellement sur la commune du Chenit et dont la pente s'estompe à l'ouest. A votre droite, contre Vallorbe, c'est encore le Petit Risoud, mais on dit aussi le Crêt Cantin, en référence à une sommité pourtant sans aucune importance, altitude 1136 m, située sur l'alpage du Chalet des Plans.

Ils étaient à nouveau tous avec le statut de saisonniers. Ils travaillaient pour l'Etat de Vaud, donc il n'y avait aucune difficulté à loger dans une cabane appartenant à ce canton, celle du Poteau en particulier.

On se pose ici la question de savoir quand celle-ci fut construite. Si cela avait été pendant la dernière guerre mondiale, afin de loger les soldats qui patrouillaient dans cette zone clé de la frontière, en renfort du personnel des douanes, ou quelques années déjà avant ces tragiques événements ?

Toujours est-il que la cabane n'est dotée d'aucune étoile ! C'est un baraquement des plus primitif, tout en bois, avec trois parties, l'une pour d'autres utilisateurs, le dortoir au milieu, et la cuisine, si l'on peut dire, côté est. Tout est au plus simple. Et les entre-saisons y sont rudes, quand il faut refaire du feu sitôt que l'on est rentré du travail en forêt. A cet égard on se demande comment procèdent nos bûcherons. Car on les sait sans véhicules, et il y a le matériel, pique-nique dans le sac à poil sur lequel on fixe aussi la serpe et la hache, tourne-plot à te martyriser les clavicules, tronçonneuse qui vous fait son poids et vous arrache l'épaule quant vous la déplacer sur de longues distances. En plus l'huile et la benzine. Il est quasiment certain qu'ils laissent tout ce matériel sur place, caché sous des branches ou des écorces, sait-on jamais. Bien que le Petit-Risoud, et son fouillis de laisines, de pentes, de dépressions diverses, ne soit pas très couru, et que l'on n'y rencontre guère que quelques champignonnières à l'occasion, ou un douanier en inspection, plus bien entendu les garde-forestiers de l'Etat ou l'ingénieur. La distance à franchir, donne à vue de nez, peut-être de trois à quatre km. Il faut donc pas loin de trois quarts d'heures déjà pour se rendre sur place, avec une fatigue d'autant plus conséquente en fin de journée. C'est là un travail rude, alors même qu'en plus les conditions atmosphériques peuvent être

---

<sup>1</sup> Le logement dans cette baraque porte de 1960 à 1968 environ.

médiocres voire exécrables. Mais on le sait, ces hommes-là, ces Bergamasques, ils sont solides, malgré qu'ils ne soient d'aucune manière ces grands gaillards que l'on imagine, plutôt râblés, mais musculeux, et surtout endurant. La fatigue ne leur fait pas peur. Ils vous font des journées à vous tuer un homme ordinaire.

On est quand même content d'arriver à la fin du jour à la baraque. Mais jamais le repos n'est tout à fait complet, car on enchaîne même le travail de la semaine avec le samedi. Reste juste le dimanche où l'on procède à la lessive, pour enfin aller rejoindre, on le suppose, la civilisation et retrouver d'autres bûcherons ou manouvriers de la contrée. Et puis il y a aussi la messe du matin pour laquelle on se rend à la chapelle du Pont. Celle-ci a été construite en 1959.

Quelle rude vie que voilà. Cela décide enfin après des années de ce type d'habitat, les trois frères à faire appel à la mama qui jusque là est restée au pays.

La mama<sup>2</sup>, veuve depuis des décennies, toute seule dans sa vieille maison de Cavaglia, comment refuserait-elle de venir en aide à ses fils ? Elle répond à l'appel. Ainsi lors de la saison prochaine, elle ira avec eux. Ils feront le voyage tous ensemble. Et c'est elle désormais qui tiendra la maison, c'est-à-dire plutôt la cabane. Les conditions restent à peu près les mêmes, mais enfin, elle, restée dans celle-ci à faire le ménage, eux à se fixer désormais uniquement sur leur travail, la situation s'améliore. On est en famille en plus. On a une maman. Et l'on sait surtout que le soir, les lieux seront chauffés et accueillants et que le repas, souvent de la polenta, sera bientôt prêt. Avec en complément du sacré bon fromage que l'on est allé acheter à la laiterie des Charbonnières. Du vieux gruyère. Un quart ou un cinquième à la fois. Du deuxième choix. Que le père du soussigné réserve à ces Bergamasques. De bons gaillards et de super-clients pour liquider ces pièces qui ne vont pas trop bien. Et c'est donc un pas de géant vers une existence plus ou moins normale que l'on fait, afin d'oublier au plus vite celle de bagnard que l'on a connue jusqu'ici.

Les Bergamasques hantent la forêt du Petit Risoud. Ils y bûcheronnent à tout va. On entend la plainte aigüe et énervante des tronçonneuses. Et si l'on passe assez près du chantier, on surprend le grand cri qu'ils font avant que la plante ne commence à verser, et puis le bruit sourd et violent lorsque celle-ci s'abat sur le sol.

Ils abattent et pèlent. Vous avez déjà vu écorcer un tronc par un Bergamasque qui connaît son métier ? C'est impressionnant. La hache, tant elle coupe, condition sine qua non pour faire de la belle ouvrage, elle étincelle dans la lumière. Et puis vlan, elle longe le tronc et enlève une bande d'écorce longue de cinquante centimètres. Et ainsi de suite. Vlan, vlan, vlan. L'acier tinte parfois contre le bois, celui-ci se dénude, laisse à terre sa peau écaillée. On voit donc le blanc du tronc, et vite le rouge de l'aubier. Les branches ont été coupées précédemment, à la

---

2

tronçonneuse. On l'entend, celle-ci, s'activant sur le dernier arbre abattu, et l'on perçoit le bruit de la hache sur le tronc mis à terre, dans les feuilles et la mousse.

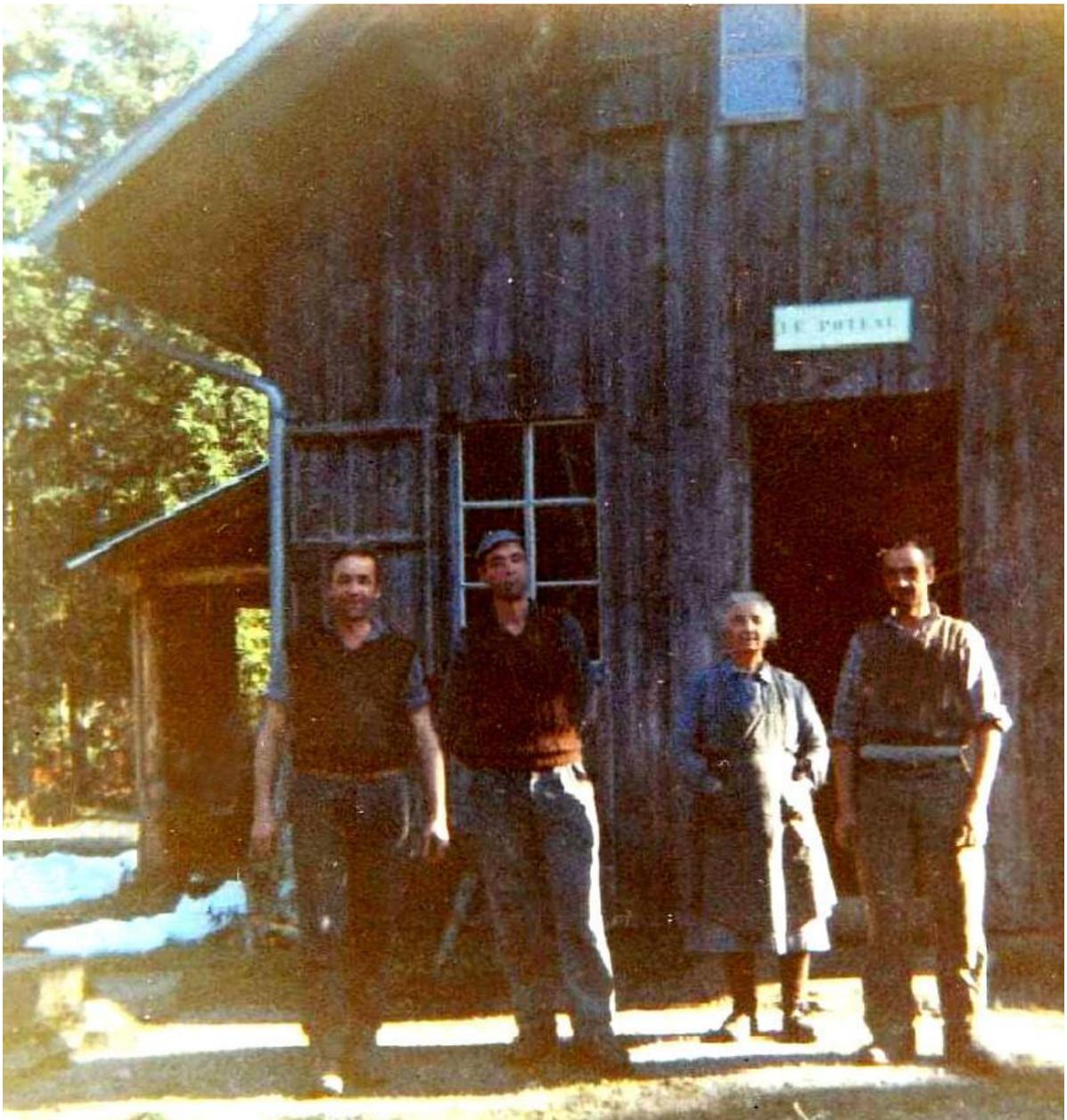
On ne s'arrête que pour les neuf heures. Pas les dix heures, car l'on s'est levé tôt et l'appétit se creuse déjà au milieu de la matinée. Alors on s'assied sur une souche sur laquelle on a mis un sac de jute dont l'on se ceint parfois lorsque les arbres sont en sève, et que celle-ci, quand vous travaillez le tronc, vous gicle parfois au visage mais surtout au niveau de la ceinture. On ouvre le sac à poil. On sort le pain et le fromage. Un coup de rouge, déjà le matin ? On n'en a pas idée. Admettons que non, que ce ne soit pas bon pour l'énergie, que ça vous coupe trop les jambes. On pèle un œuf. On mange sans rien dire. On a peut-être déjà tout dit, dans la cabane. Ou on se réserve pour le soir. Et puis l'on recommence jusqu'à midi où l'on se restaure à nouveau. Une petite pause peut-être quand il fait un peu chaud. Et puis ça recommence. Et le soir, on vous a son éreintée. On ne lève plus qu'à peine les jambes. On sent son dos, ses genoux, on a les mains pleines de poix. On rentre. Et l'on retrouve la mama !

C'est là leur vie. Une vie de famille simple au possible. Une vie que l'on accepte mieux quand même. Et puis l'on ne paie au moins pas de loyer. On est aussi pas très loin du chantier, tandis qu'autrement, il faudrait faire comment ? Apprendre à conduire, s'acheter une voiture ? On n'y pense pas. C'est trop compliqué. On fait dans la tradition d'autrefois.

Et les années passent. Jusqu'à ce jour où tout sera changé, parce que l'on a construit sa propre maison. Que l'on s'est établi. Dans l'un des villages de cette commune. Car cette dernière, elle a pris la relève de l'Etat. Elle avait besoin de bûcherons. Et des bons. Elle leur a fait des offres alléchantes pour le terrain. Et puis la commune, elle savait que ces futurs employés, qui seraient désormais accompagnés de leurs épouses, ils avaient tout plein d'enfants. Et que tous ceux-ci, toutes celles-là, car il y a surtout des filles, pourraient aider à remplir l'école ! Bref, beaucoup d'avantages. A tel point que nos bûcherons, ils ont fini par accepter et rester ici. Et qu'ils ont fait souche. Et qu'ils ne reposeront jamais plus tard pour leur dernier sommeil en Italie comme ils l'avaient peut-être imaginé autrefois, quand ils n'avaient pas encore décidé de partir.

Car c'est ainsi, quand l'on n'est jamais qu'entre deux pays. Encore un peu étranger quand l'on est ici, Suisse quand l'on est de l'autre côté de la frontière, dans ce pays montagneux et rude qu'au final ils ont eu le courage de délaissier.

R.-J. Roachat



Une bien mauvaise photo. La seule néanmoins qui puisse témoigner de cette époque du Poteau. Trois frères et une mère. Umberto, Giuseppe, Maria, Antonio Valceschini.



La pose des neuf heures est la bienvenue. Nous sommes au printemps. Les sapins sont en sève et permettent à une tierce personne – le photographe – de lever des sangles. Les sacs protègent les pantalons de la sève qui gicle à tout va. Umberto et Giuseppe Valceschini.



On écorce à la hache, au plumet ou directement à la tronçonneuse quand l'écorce est dure est irrégulière. Umberto Valceschini.

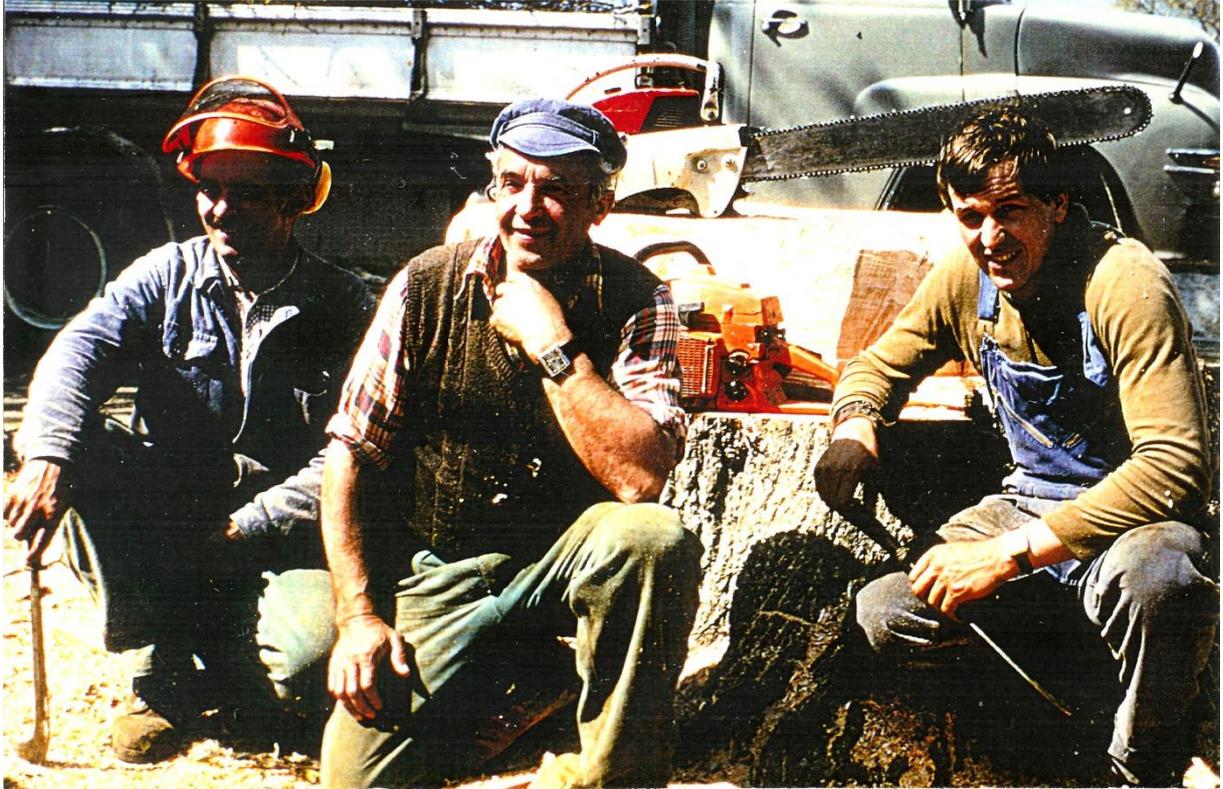


Le fameux sac à poil, d'origine militaire, recyclé de manière magistrale dans le milieu forestier.



L'essentiel du matériel forestier : la hache, la serpe, le plumet, la bouteille pour le rouge, la louve ou passe-partout, le tourne-plot sans manche.

## En Suisse



Ernesto Carminati, Umberto Valceschini, Henri Golay.



Parfois du tavillonnage de façade de chalet à la place de la tronçonneuse.



Giuseppe Valceschini, Umberto Valceschini et Ernesto Carminati à la Tépaz. Photo Anne-Marie Prodon.



Rebillier des dizaines de stères.



Presque la grande muraille de Chine

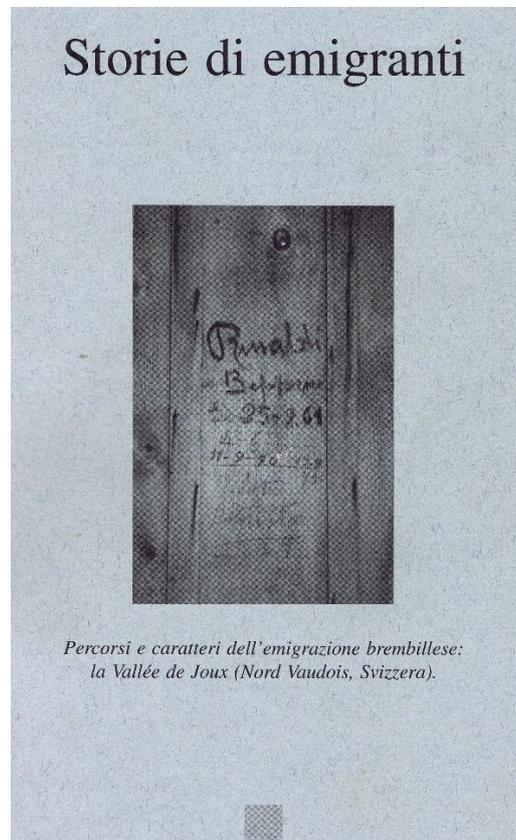


Année cinquante, sur la Muratte, deuxième depuis la droite, Serafino Locatelli



Mais que faire d'une « chotte » pareille ?

## Storie di Emigranti – production du Val Imagna



Persone e pensieri

# Storie di emigranti

*Percorsi e caratteri dell'emigrazione brembillese:  
la Vallée de Joux (Nord Vaudois, Svizzera).*

a cura di

Antonio Carminati e Costantino Locatelli



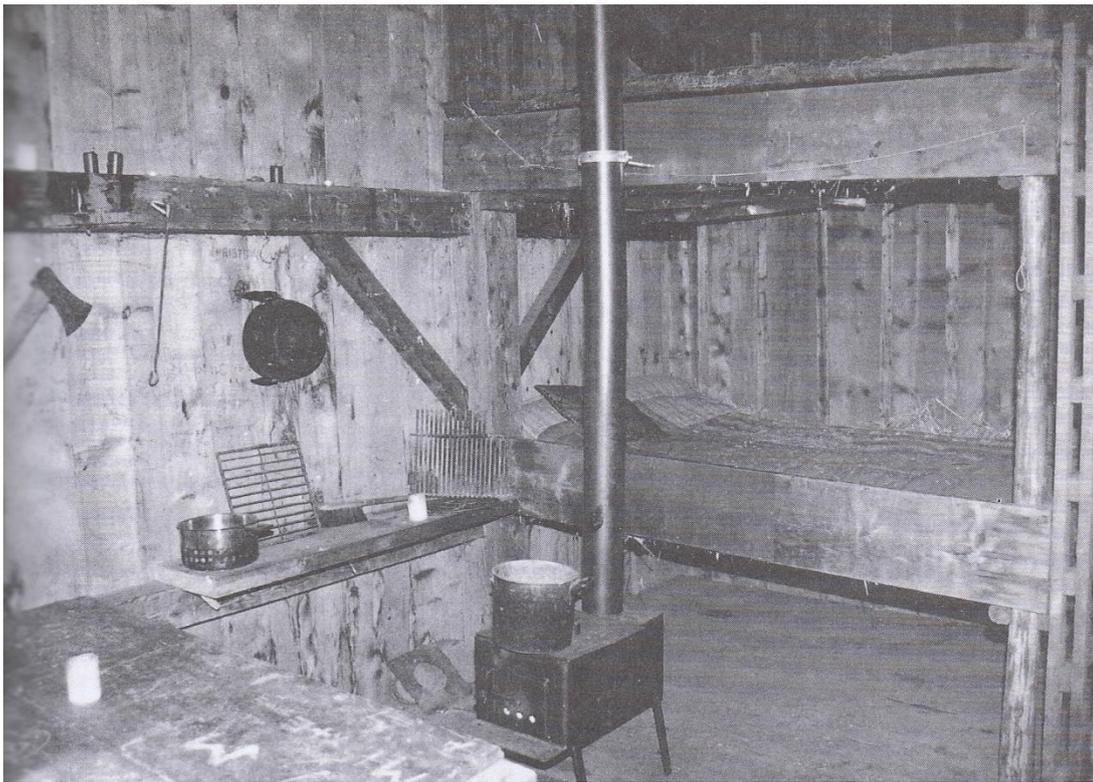
Centro Studi Valle Imagna

2003

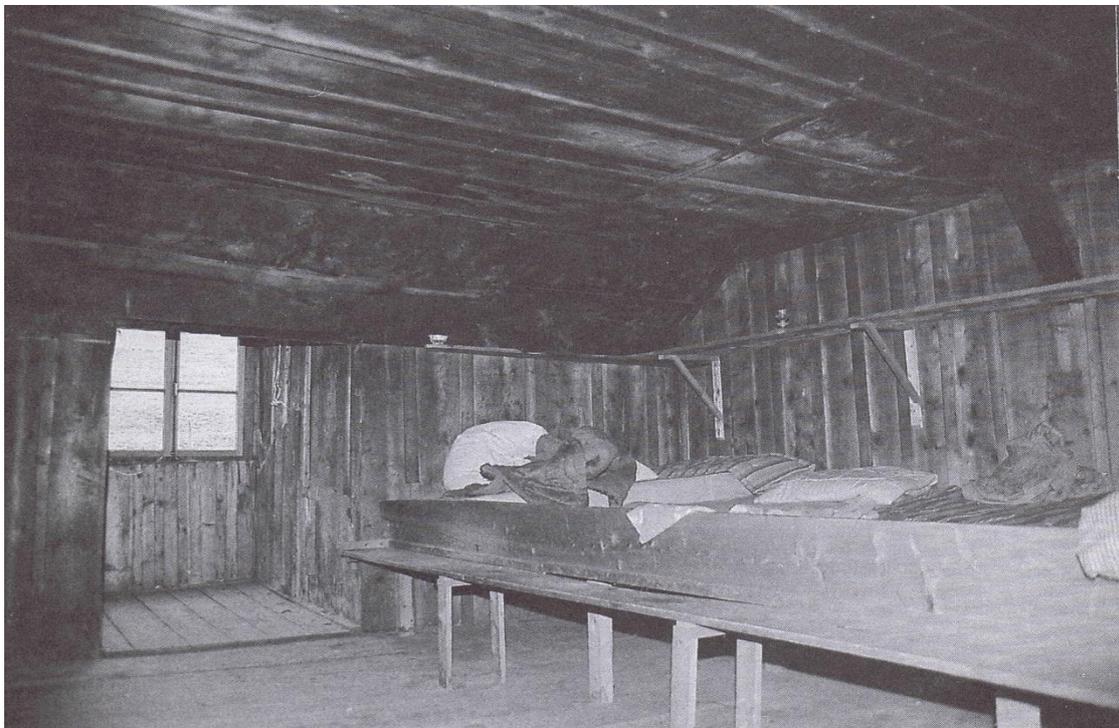


Du matériel, actuel et ancien.





Des lieux d'habitation primitifs souvent.





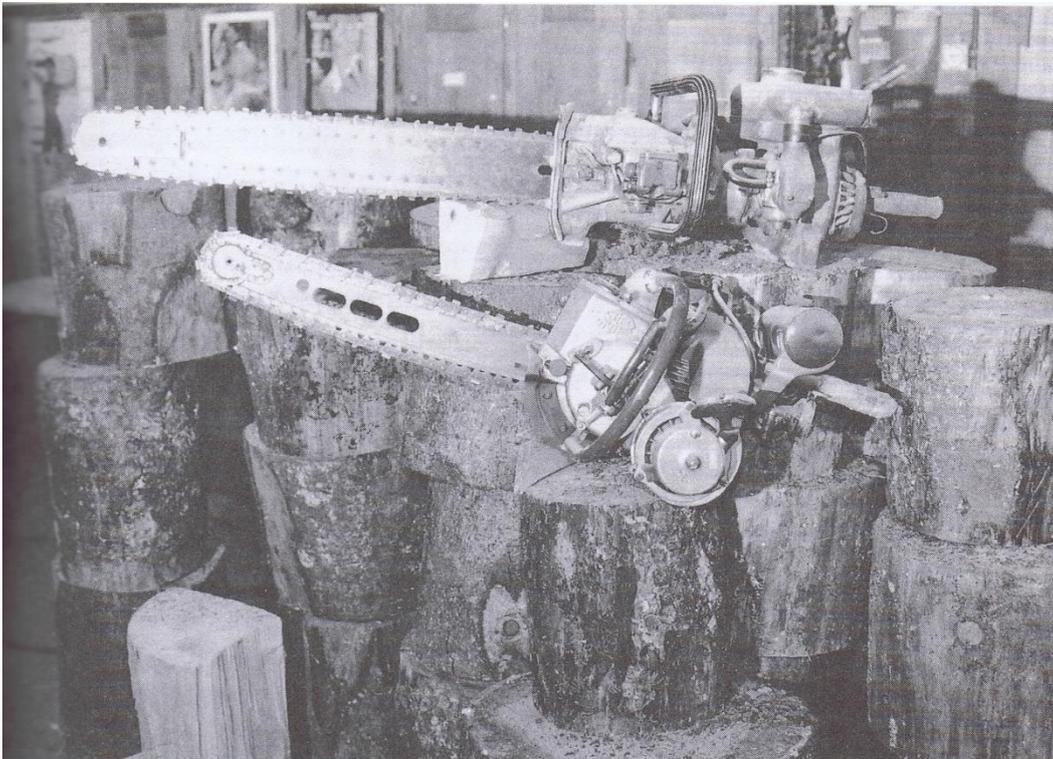
Mateo Valceschini à l'écorçage. Préfère l'usine !



Lorenzo Pellegrini au plumet pour l'écorçage. Voyez la serpe dans le dos.



Ils ont passé par là.



Ces premières tronçonneuses...

